

PRIX DE LA NOUVELLE GASTON WELTER 2023



CONCOURS DE NOUVELLES À THÈMES LIBRES

Sommaire

Le mot du Maire	05
Le mot de la Présidente	07
Palmarès 2023	11
Prix Gaston Welter : "Génération Chance"	13
1 ^{er} Prix d'honneur : "La Dame du Léman"	17
2 ^e Prix d'honneur : "Venise la Rouge"	21
Règlement Général	25

Le comité de lecture :

Sylvie JUNG, Présidente du comité de lecture

Anne CROCITTI, Adjointe au Maire chargée de la culture

Jérôme CARRY

Carole CHATEAUX

Françoise DOUXCHAMPS

Marie GIACOMELLI

Jean-Michel JOBIN

Marie-France KREBS

Sylvie LATASSA

Gérard LAVANDIER

Mathieu LECLERC

Cyril MARTIN

Christelle MONNOT

Présidents honoraires :

Michèle WELTER

Roger TERRE

Le mot du Maire

Dans le monde de la littérature, la nouvelle occupe une place bien singulière. Son pouvoir réside dans sa capacité à captiver l'attention du lecteur en quelques pages seulement. C'est un art subtil qui demande à la fois maîtrise de la langue, originalité du propos et capacité à créer un univers saisissant en peu de mots.

C'est cette forme à la fois concise et percutante que nous célébrons à travers le prix de la Nouvelle Gaston Welter qui fête cette année sa 34^e édition. C'est une fierté pour notre ville de pouvoir être ainsi le socle de l'expression dans sa forme la plus pure, aux antipodes de l'oppression des peuples qui malheureusement fait toujours l'actualité en 2024.

Encourager la créativité sous toutes ses formes, c'est là le sens d'un engagement municipal aussi fort que constant en faveur de la culture et de l'art sous toutes ses formes.

Que vous soyez écrivain chevronné ou novice, chacun a un univers à explorer et des émotions à partager. Ce concours est ouvert à tous. Il est l'occasion idéale de laisser libre cours à votre créativité et de partager vos histoires avec un public avide de découvertes littéraires. Participer ne nécessite qu'une chose : vous laisser emporter par l'inspiration pour écrire l'histoire qui vous habite. Tout simplement.

C'est ce qu'ont su faire avec brio les candidats de l'édition 2023 dont vous découvrirez les plumes talentueuses dans ce fascicule.

Si le prix de la nouvelle Gaston Welter rayonne désormais bien au-delà de notre ville, c'est aussi et surtout grâce à eux. Je leur adresse mes plus vives félicitations et les remercie pour leur participation.

En parcourant ces pages, laissez-vous emporter par la magie de l'écriture, plongez dans des mondes très divers et laissez-vous surprendre par la force évocatrice des mots. Que cette lecture soit pour vous une source d'émerveillement, d'évasion et d'inspiration.

Votre dévoué,

Patrick ABATE
Maire de Talange,
Vice-Président de la Communauté de Communes Rives de Moselle
Ancien Sénateur de Moselle

Le mot de la Présidente

Cette année 2023, pour la 34^e édition du Prix Gaston-Welter, 117 auteurs ont relevé le défi d'écrire une ou plusieurs nouvelles.

165 textes nous sont parvenus de tous les horizons : départements de la métropole et territoires d'outre-mer, pays francophones limitrophes comme la Belgique ou la Suisse ou plus éloignés comme le Canada (province du Québec). La participation d'auteurs lorrains ne représente plus que 7 % des envois. La plupart des écrits présentés respectaient les contraintes spécifiques au genre.

Avec une ardeur passionnée et après des débats enfiévrés, les lecteurs du comité ont sélectionné un premier ensemble de 32 nouvelles qui brillaient soit par l'originalité de leur sujet ou la singularité de leur style.

Nous nous sommes immergés dans ces 32 univers si différents. Il nous a fallu, dans un mode solitaire et silencieux, apprécier le style, évaluer la pertinence et l'adéquation des termes utilisés, examiner le rythme inhérent au développement du sujet.

Et surtout, nous avons laissé surgir les images et les sons, accepté de vibrer aux émotions et sensations, donné libre cours à notre imaginaire.

Imprégnés de l'essence de textes particuliers, animés par nos préférences, nous avons confronté nos expériences de lecteurs et sélectionné un deuxième ensemble de 7 textes.

Après de multiples relectures et confrontations, où tour à tour, détracteurs d'un écrit, nous en soulignons les faiblesses ou bien défenseurs déterminés, nous en mettons en exergue ses qualités, notre choix s'est arrêté sur trois nouvelles qui ont collégialement su nous séduire, même si les votes successifs nous ont souvent individuellement condamnés à la frustration et à l'amertume.

Souvent par le passé, nous avons honoré des nouvelles qui s'appuyaient sur la thématique d'un monde contemporain où le protagoniste se débattait solitairement dans la cruauté du quotidien.

Cette année le palmarès reflète plus un travail sur la forme.

Peut-être faut-il l'analyser comme une réaction immédiate et instinctive, une recherche de protection dans un monde qui s'abîme dans la violence et le chaos. Au fur et à mesure des années écoulées, notre expérience de la nouvelle, genre polymorphe par excellence, s'est enrichie de rencontres : les nouvellistes qui ont présidé aux cérémonies de remise des prix (Gérard Lecas, Jean Vautrin, Annie Saumont, Thomas Gunzig, Dominique Sampiero, Eric Guillotte, Franz Bartelt, Joël Egloff, Fabien Sanchez, Antoine Mouton...) et ceux que nous avons découverts par d'autres biais (lecture, interviews...)

Pour divertir ou questionner, j'ai réuni des réflexions de ces nouvellistes d'ici et d'ailleurs, d'hier et d'aujourd'hui en une anthologie non exhaustive.

Et comme la forme est à l'honneur pour cette édition, je vous les communique dans ce bref abécédaire sans prétention.

A : ARCHITECTURE

« Il faut mesurer l'espace imparti, à la description, au dialogue, à la séquence. La moindre faute d'architecture y apparaît. » Eric-Emmanuel Schmitt

B : BRIEVETE

« La brièveté est sœur du talent. » Anton Tchekhov

C : CONSEIL

« Un conseil : dans la nouvelle encore moins qu'ailleurs, on n'a pas le droit d'emmerder le lecteur. » Jean Vautrin

D : DERNIER

« Personnellement - mais chacun fera comme il plaît à son cœur - j'écris chaque texte comme si ce devait être le dernier. » Fabien Sanchez

E : ÉPURE

« La nouvelle est une épure du roman, un roman réduit à l'essentiel. » Eric-Emmanuel Schmitt

F : FENÊTRE

« Celui qui regarde du dehors à travers une fenêtre ouverte, ne voit jamais autant de choses que celui qui regarde une fenêtre fermée. » Charles Baudelaire

G : GAUCHIR

« C'est précisément là que se situe la nouvelle : entre les actes, entre les choses, entre les mots. La difficulté est faire dire cet "entre" impalpable, à des mots habitués à dire des choses bien concrètes... Il faut ruser avec le langage, l'infléchir, le gauchir, le subvertir gentiment, sans que ça se voie, sans se faire prendre, en lui laissant son apparence innocente de tous les jours. » Annie Saumont

H : HORS-CHAMP

« Comme dans le cinéma, il y a dans la nouvelle un espace hors-champ, disons espace hors texte, qui est laissé à ton imagination, cher lecteur. » Gérard Lecas

I : IMMORTALITÉ

« La nouvelle est donc une alternative aux présupposés du début et de la fin de toute chose. Elle est l'essai de l'immortalité. » Antoine Mouton

J : JUSTE

« Je me plais avec les mots. Depuis mon premier roman, je cherche le vocabulaire juste. » Jean Vautrin

K : KEY EMOTION

« Find the key emotion, this may be all you need know to find your short story.» Francis Scott Fitzgerald

*« Trouvez l'émotion clé, c'est probablement tout ce dont vous avez besoin pour trouver votre nouvelle. »

L : LÉGÈRETÉ

« L'insupportable légèreté de la nouvelle, c'est qu'il n'y a pas d'être, seulement du regard et de la vacuité, de la vacuité dont chaque jour je me rapproche. » Dominique Sampiero

M : MUSIQUE

« La musique de la phrase m'importe beaucoup, j'ai besoin que ça sonne, même quand j'écris, je parle tout le temps. » Joël Egloff

N : NOUVELLE

À toi de jouer, écris ici ta propre définition :
.....
.....

O : ORIGINALITÉ

« Le talent provient de l'originalité, qui est une manière spéciale de penser, de voir, de comprendre et de juger. » Guy de Maupassant

P : PLAISIR

« Alors, j'oublie tout, brièveté ou longueur, réalisme ou fantastique, théorie ou définition, pour retrouver, enfin, ce qui prévaut dans mes lectures et ce qui prime dans mon écriture, la notion essentielle, capitale et fondamentale de... plaisir... sans laquelle, romans, contes ou nouvelles ne sont rien ! » Eric Guilloitte

Q : QUESTION

« Qui enfin pourrait nous faire oublier un seul instant que comme l'amour, la nouvelle est une question ? Et que justement la réponse à la nouvelle de même que celle qui sied à l'amour, est aussi une question. » Jean Vautrin

R : REGARDER

« L'écriture, qui est une manière de s'approcher pour regarder, et de regarder pour voir, devine sans même pouvoir s'en faire une idée toutes les complications que recèlent les choses les plus élémentaires. » Franz Bartelt

S : SENTIR

« Un écrivain, on est vraiment plus dans le domaine très déconsidéré, mais très important de l'intuition, de l'émotion qui sont des domaines relativement inexplicables. Tu "penses" que c'est juste, que c'est bon, t'as "l'impression" que ça fonctionne, "tu sens" un peu ta phrase, ton personnage. » (entretien presse) Thomas Gunzig

T : TRONC

« Gardez le tronc, jetez les branches ! » Jean Vautrin

U : UNIVERS

« L'univers de chacun est universel. » Eugène Ionesco

V : VOIX

« Ce n'est pas l'encre qui fait l'écriture, c'est la voix, la vérité solitaire de la voix, l'hémorragie de vérité au centre de la voix. » Christian Bobin

W : WRITE

« The best hygiene for beginning writers or intermediate writers is to write a hell of a lot short stories. If you can write one short story a week-it doesn't matter what the quality is to start, but at least you're practicing, and at the end of the year you have 52 short stories, and I defy you to write 52 bad ones. Can't

be done. At the end of 30 weeks or 40 weeks or at the end of the year, all of a sudden a story will come that's just wonderful. »* Ray Bradbury

*« La meilleure hygiène pour des écrivains débutants ou moyens est d'écrire énormément de nouvelles. Si tu peux écrire une nouvelle par semaine - peu importe sa qualité au début, mais au moins tu travailles et à la fin de l'année tu as 52 nouvelles et je te mets au défi d'en écrire 52 mauvaises, ce n'est pas possible. Au bout de 30 semaines ou 40 semaines ou à la fin de l'année tout d'un coup une nouvelle viendra qui sera juste merveilleuse. »

X : X

X comme la somme de variables nécessaires à l'élaboration d'un algorithme idéal pour rédiger une nouvelle parfaite ?

« Quand j'écris, c'est comme si je domestiquais ma propre intelligence artificielle. Et peu importe qu'elle soit dans mon cerveau ou dans un serveur. L'essentiel, après tout, c'est que nous nous entendions bien. » Aurélien Bellanger

Y : YEUX

« L'univers pénètre en nous par les yeux, mais nous n'y comprenons rien tant qu'il n'est pas descendu dans notre bouche. » Paul Auster

Z : ZÉRO

« TOUJOURS IL FAUT REPARTIR DE ZÉRO COMME SI LES RECHERCHES ANTÉRIEURES N'AVAIENT APPORTÉ AUCUN ENSEIGNEMENT, AUCUN SAVOIR FAIRE, AUCUNE HABILITÉ, AUCUNE FACILITÉ. (et c'est ma punition sans doute pour avoir refusé toute théorie générale de la nouvelle). EN SORTE QUE À CHAQUE FOIS LA TÂCHE EST DOUBLE : ÉCRIRE UNE NOUVELLE NOUVELLE ET RÉINVENTER UN GENRE LITTÉRAIRE. » Annie Saumont

Sylvie JUNG

Présidente du Comité de lecture

Palmarès 2023

Prix Gaston Welter :

"Génération Chance"

Magali Jakob-Loué (Ottobrunn - Allemagne)

1^{er} Prix d'honneur :

"La Dame du Léman"

Jean-Marie Cuvilliez (Saint-Amand-les-Eaux - 59)

2^e Prix d'honneur :

"Venise la Rouge"

Jean-Marie Cuvilliez (Saint-Amand-les-Eaux - 59)

Par ordre alphabétique :

7 nouvelles ont été retenues lors de la deuxième sélection :

"Ce n'est pas l'homme qui prend la mer, c'est la mer qui prend l'homme"
Christophe Barreau (Les Sables-D'Olonne - 85)

"Renaître à sa vie"

Marie-Hélène Candaes (Noordpenne - 59)

"La Dame du Léman"

"Venise la Rouge"

Jean-Marie Cuvilliez (Saint-Amand-les-Eaux - 59)

"Dans sa gueule"

Cécile Gaud (Marseille - 13)

"Génération Chance"

Magali Jakob-Loué (Ottobrunn - Allemagne)

"Le courrier"

Jean-Marc Sereni (Fonsorbes - 31)

32 nouvelles ont été retenues lors de la première sélection

"Ce n'est pas l'homme qui prend la mer, c'est la mer qui prend l'homme"
Christophe Barreau (Les Sables-D'Olonne - 85)

"Cher Edouard"

Hervé Beghin (Dunkerque - 59)

"Renaître à sa vie"

Marie-Hélène Candaes (Noordpenne - 59)

"Un tour de légende"

Philippe Catté (Boullay-les-Troux - 91)

"La Dame du Léman"

"Venise la Rouge"

"Le pacte"

"Aux bussières"

Jean-Marie Cuvilliez (Saint-Amand-les-Eaux - 59)

"Sur une jambe de bois"

Jean-Luc Depaifve (Caen - 14)

"Dans sa gueule"
Cécile Gaud (Marseille - 13)

"Jade"
Roland Goeller (Bègles - 33)

"La rencontre"
Nadine Groenecke (Verdun - 55)

"Le goût de l'anis"
Catherine Guillem (Meyzieu - 69)

"La boîte à rêves"
"Partir"
Marie Jacq (Cesson-Sévigné - 35)

"Génération Chance"
Magali Jakob-Loué (Ottobrunn - Allemagne)

«Vivre, disait-elle»
Anna S. Kermen (Val Couesnon - 35)

"Effacé"
Rodolphe Konieczny (Décines-Charpieu - 69)

"Djerbou"
Clément Lecourt (Messein - 54)

"Trois fois, peut-être plus"
Laure Macmillan (Croissy-sur-Seine - 78)

"Triste vie"
Mélissa Maloyer (Rozérieulles - 57)

"Adélaïde s'ennuyait le dimanche"
Elisabeth Martinez (Saint-Vincent-sur-Jabron - 04)

"C'est pas gagné"
Jean-Louis Maury (Monplaisant - 24)

"Le drapeau"
Lucie Pinchon (Valdallière - 14)

"Raymond"
Pierre Poisson (Albi - 81)

"Dernier voyage"
Marie-Christine Quentin (Alençon - 61)

"Hector"
Philippe Rivet (Bécheresse - 16)

"Un admirateur"
Eric Scilien (Veretz - 37)

"Le courrier"
Jean-Marc Sereni (Fonsorbes - 31)

"Hamid"
Régine Simonneau-Marie (Aigrefeuille d'Aunis - 17)

"Carte de fidélité"
Michèle Tillet (Saint-Nazaire - 44)

"Identités"
Maryse Vannier (Reuil-Malmaison - 92)

Prix Gaston Welter : Génération Chance

Jules regarda au loin. Voilà cinq jours que son père n'était pas revenu, et il n'avait toujours aucune certitude quant au pourquoi de sa disparition. Le petit brun ébouriffé joua avec sa toupie puis leva les yeux vers sa génitrice.

Il n'osa poser la question, au risque de se voir rétorquer un éternel et agaçant « je ne sais pas ».

Où diable était son père ? Laure sentit le regard de son fils sur elle.

Elle esquiva la question avec habileté en proposant à son petit de venir à table pour se régaler de son plat préféré. Jules ne broncha pas, s'assit de travers et vida son assiette de pâtes à la citrouille.

Son Papa, c'était le spécialiste de la citrouille. Soupe, gratin, purée, galettes... Rien ne devait se perdre. Si « dans le cochon tout est bon », chez Jules et ses parents, la tendre bête rose à la queue en tire-bouchon avait tiré sa révérence face à la cucurbitacée-star d'Halloween.

Dans un sourire, Jules se représenta un cochon se changeant en citrouille sous la baguette d'une fée à la robe écarlate. Triste destin pour un cochon, songea Jules en triturant ses spaghettis.

Ces divagations culinaires facilitaient la vie de Jules. Elles lui évitaient de broyer du noir en attendant l'hypothétique retour de son père.

À l'école, Abel lui avait parlé de sa sœur Danaé, qui avait aussi eu des ennuis à cause de l'Enchançage, avait-il ajouté sur un ton secret. Jules n'avait pas saisi l'allusion d'Abel et avait décidé d'enquêter. Il posa sa fourchette et leva les yeux, plein d'espoir :

- Tu sais ce que c'est, toi, l'Enchançage ?
- Qui t'a parlé de ça ?
- Abel. Alors c'est quoi, dis ?
- Rien de particulier. Une façon d'avoir plus de chance. Fais tes devoirs.
- Parce qu'avant, on n'avait pas de chance ?
- Devoirs, Jules ! le stoppa Laure, sèche et définitive.

Le garçonnet replongea dans son assiette, finit ses longues pâtes orangées et alla se laver la bouche avant de s'attaquer à ses devoirs. La discipline, il n'y avait que ça de vrai, disait toujours son père. Jules prit son cahier de français et noircit des lignes d'écriture en pensant à son papa. La sonnette retentit soudain. Le cœur de Jules bondit dans sa poitrine. Laure se précipita vers la porte. C'était Élise, la voisine.

Déçu, le garçon se rassit et tendit l'oreille en entendant chuchoter. Il parvint à noter sur son cahier quelques bribes de conversation.

Questions. Âge légal. Pas facile. (Hostile ?) Boa. Exagéré. Journal. Dépression.

Éviter. Sonnerie. Centre.

Jules entendit Élise partir, puis relut ses notes. Il n'était pas plus avancé. Peut-être faudrait-il en parler seul à seul à Abel, qui pourrait enfin l'éclairer ? Laure frappa à la porte. Elle tira une chaise et s'assit face à son fils, avide de confidences. En parlant à sa voisine, Laure avait pris sa décision. Son enfant venait d'avoir huit ans. Selon les accords signés en février dernier, Jules avait depuis quelques jours le droit de savoir. Alors elle lui expliqua tout. Tout.

L'Enchançage, l'installation de sonneries, l'instauration de l'Ordre Nouveau, la recherche de la paix pour tous. Laura raconta le BOA, la nouvelle appellation du chiffre qui venait juste après le douze dans l'Ordre Ancien. Depuis les funèbres attentats du BOA juin, BOA juillet et BOA août il y a tout juste dix ans, la police d'état avait décidé de se débarrasser pour toujours des signes – et des traces – de la folie qui gagnait la planète. Le chiffre BOA, l'anti-chance, devait être anéanti. Dans toutes ses expressions. Il serait déconstruit, pourchassé, vidé de sens. Il serait banni. C'est ainsi qu'il était devenu le BOA. Banni de l'Ordre Ancien.

L'enchançage, c'était ça. Convertir l'anti-chance en chance.

Le BOA était déjà sorti de la plupart des théâtres, les sièges et les étages passaient souvent de douze à quatorze, les gens s'étaient en général forgé une opinion négative de ce chiffre noir. Cependant, après la trilogie d'attentats, il fallait aller plus loin. Frapper fort. Éloigner pour ignorer, pour oublier. Dans l'alphabet, la lettre placée en position BOA, c'est-à-dire juste après le L et avant le N, devint tout aussi inacceptable. Il fallut brûler les livres. Les ré-écrire, créer de nouvelles façons de parler, ré-inventer la langue. Fêter son anniversaire le douze. Changer d'appellation. Passer de 12h59 à 14h00, puis de 24h59 à 00h00 pour que les journées durent toujours vingt-quatre heures. Il fallut se racheter des horloges, grandes ou portatives. Des rendez-vous furent ratés, des avions décalés, des trains bloqués.

Au début, cela n'avait pas été facile. Pour personne. Une certaine tolérance avait été appliquée pendant cent jours. Des sonneries avaient ensuite été installées chez les gens pour prévenir la police. D'abord de façon préventive, pour s'habituer. Pendant cent jours de plus. Les dialogues devenaient factices, étranges, tordus. Chacun tâtonnait, se faisait des listes de réponses toutes faites, de questions autorisées. La spontanéité n'avait plus sa place.

Tant pis. Le BOA était fini. C'était l'essentiel.

Bien sûr, au bout des deux cents jours de tolérance, l'ordre devait régner à nouveau. Les transitions, c'est bien. Surtout quand ça ne dure pas. Alors un soir, les SON, « Sonneries de l'Ordre Nouveau », furent activées. Et là, ce fut une boucherie. Rares furent ceux qui parvinrent à éviter la lettre. Les sonneries retentirent partout. Beaucoup voulurent écrire au lieu de parler, hélas la vidéo-surveillance avait aussi pris le relai et les sonneries se firent entendre, encore et encore. La police avait tant de travail qu'il fallut recruter des centaines et des centaines d'agents. On créa les Brigalanges, brigades d'élite dédiées à

l'éradication du BOA. La construction de centres purgatoires explosa. Il fallait redresser les fautifs.

– Les fautifs ? questionna Jules avec de gros yeux ronds, prêt à pleurer. Qu'a dit Papa pour partir en centre ?

– Je ne peux pas te le dire, ni te l'écrire. C'est quelque chose qui est en train de disparaître. Et c'est terrible. Je n'en peux plus de ne pas te le dire. Je peux juste le dessiner.

Laure prit une feuille et un feutre rouge.

– Voilà, reprit Laure. C'est ça.

– Un cœur ? interrogea Jules.

– Et tout le concept qui va avec. Être proche de quelqu'un, tu vois ? Avant, dans l'Ordre Ancien, on pouvait se le dire. Là c'est tout ce que je peux faire. Des cœurs. Et c'est ça qui a échappé à Papa. Pas un cœur, non. Tout ce qui allait avec. Avant.

– C'est quoi qui allait avec ? chuchota Jules.

Laure se tut avec tristesse, puis reprit.

– Pour les générations futures, ce sera plus facile. J'espère.

– Et qu'est-ce qui arrive aux gens dans les centres ? osa Jules.

– Je ne sais pas, esquiva Laure.

– Il va revenir, Papa ?

– Oui. Au bout de sept jours.

Le fils de Laure sauta partout dans le salon, jeta les coussins en l'air et rit de bon cœur. Son papa serait là vendredi. Ils seraient à nouveau réunis !

Deux jours plus tard, la clef tourna dans la serrure et laissa apparaître un Paul fatigué, qui reçut en plein visage la joie de son fils et de son épouse. Les retrouvailles furent douces et chaleureuses. Laure aperçut une étincelle dans les yeux de Paul. Lorsqu'ils furent seuls, celui-ci glissa à Laure de faire ses valises. Pendant ses sept jours en centre purgatoire, il avait fait la connaissance d'une personne qui lui avait parlé de rétablir l'Ordre Ancien. Il ne pouvait en dire plus à son épouse sans risquer de déclencher à nouveau la SON, qui filtrait certaines expressions interdites.

Quelques heures plus tard, au lieu d'aller acheter du pain, Laure, Paul et Jules prirent la direction d'un centre. Ils attendirent Lucien, qui en sortit à 09h30. Après quelques pas, celui-ci exposa son plan à voix basse. C'était risqué, ça oui. Il fallait pourtant faire quelque chose. Se soulever. Révolutionner la planète, encore. Lucien parlait du principe bien connu que l'union faisait la force. Il voulait faire disjoncter l'Ordre Nouveau. Sous couvert d'expressions anodines, Laure, Paul et Jules saisirent peu à peu l'idée de Lucien. Certes, les centres avaient une très grande capacité d'accueil. Pas suffisante cependant pour accueillir la planète entière au jour J et à l'heure H. Il faudrait se réunir, faire passer un code. Déjouer la SON.

L'Histoire n'en était pas à son coup d'essai. Du sang coulerait sans aucun doute. Et c'était désolant. Est-ce qu'un jour, les conflits s'arrêteraient ?

Est-ce qu'un jour, la soif de pouvoir, de régulation et de contrôle toucherait à sa fin ?

Est-ce qu'un jour, la paix, la vraie, pourrait régner ?

Il ne faudrait pas baisser les bras. Il faudrait y croire, parfois au péril de sa vie.

– La liberté a des ailes, souffla Paul. Qu'elle vole. Les générations futures y ont droit.

Jules observa son papa.

Il pensa que lui, Jules, n'avait pas envie de changer ce qu'il avait toujours connu. Il était bien dans sa vie, avec ses parents. Le garçon ne souhaitait pas ré-apprendre l'orthographe, devoir lire l'heure d'une autre façon, peut-être changer d'appellation. Dessiner des cœurs lui suffisait, lui qui n'avait rien connu d'autre pour signifier qu'il tenait à quelqu'un.

Il ne voulait pas que ses parents prennent de risque. Le risque de le perdre. De le rendre orphelin. Quelle horreur. Il fallait à tout prix annihiler le danger qui les guettait. Tout de suite.

Jules lâcha son père et courut vers un agent de la Brigalangué.

Ce texte respecte l'article 12-2 de la Grande Loi des 25 lettres de l'alphabet de l'Ordre Nouveau.

Magali Jakob-Loué

1^{er} Prix d'honneur : La Dame du Léman

Elle se tient derrière lui. Lui est face au miroir, penché sur la faïence, dos puissant, épaules épaisses, poils drus jusqu'aux reins, jusqu'à la serviette qui couvre ses fesses. Elle le regarde. De petites varices courent des genoux jusqu'aux mollets. Il porte des mules de soie prune. Il a posé ses paumes bien à plat de part et d'autre du lavabo. Il hésite. Elle l'a suivi jusqu'au cabinet de toilette, s'est tenue dans l'embrasement de la porte.

Il se redresse et la regarde. La lumière venue du petit salon joue du lin de sa robe. Quand ils sont rentrés elle a posé son manteau sur une chaise et maintenant elle est là, appuyée au chambranle, bras relevés, mains jointes sous la nuque. Il la désire. Elle s'étire et le tissu la fait plus belle encore. Mais elle ne vient pas à lui. Elle dit – Allez ! Allez. – et frappe dans ses mains comme pour l'encourager. – Tu l'as promis. – Elle sourit, dépose un baiser sur le bout de ses doigts, le lui envoie d'un souffle. – Je te laisse, dit-elle. –

Elle a tiré doucement la porte derrière elle. Il l'entend. Elle est dans le salon. Elle chante. Un air qui parle d'amours et de trahisons.

Cela fait trois jours qu'il l'a rencontrée, trois jours d'une cour sage, très sage, dans laquelle il ne s'est pas reconnu mais qu'il conduira à terme, ce soir, ici, à côté, dans la chambre de cet hôtel. Ce matin il a appelé sa femme, dit qu'il ne rentrerait pas, qu'on l'avait retenu à Genève. À la réception il a demandé à garder la chambre un jour de plus, deux peut-être, puis, revenant sur ses pas – Avez-vous une chambre avec salon ? –

À midi il l'avait retrouvée sur l'esplanade du Palais des Congrès. Quand elle l'avait aperçu elle s'était détachée du petit groupe bruyant d'hommes et de femmes encombrés de leurs instruments. – Tu vas bien ? – avait-elle demandé, souriante, joyeuse, prenant son bras, l'entraînant déjà vers les jardins en terrasses. Il s'était avancé pour l'embrasser mais elle, avec un petit rire, avait détourné prestement le visage, écarté sa joue du baiser qu'il lui destinait. Comme la veille il était agacé de ce refus, ne le comprenait pas, ne la comprenait pas, elle qui prenait son bras, sa main, réglait son pas sur le sien et qui, tout à l'heure, poserait sa tête sur son épaule.

Ils allèrent déjeuner. Sans se concerter ils entrèrent dans le même bistro que la veille, prirent la même table. En vérité c'était elle qui décidait, choisissait, le précédait, balayait ses hésitations d'une petite poussée, d'une pichenette sur le coude. C'était elle aussi qui était venue à lui le premier jour. Elle lui avait demandé où se trouvait la salle de répétitions ; elle semblait en retard. Comme il connaissait les lieux il l'avait guidée dans la cour circulaire, jusqu'à la porte capitonnée. – A tout à l'heure, peut-être ? – avait-elle dit. Il avait séché son colloque, l'avait attendue. Et depuis trois jours, dans les après-midi clairs, ils couraient les galeries, flânaient dans les parcs, s'asseyaient sur un banc et regardaient le lac. Elle disait ses passions pour des peintres flamands qu'il ne connaissait pas, disait le bonheur de chanter Monteverdi, racontait les douceurs

de Prague, les Palais, les places de Florence. Et le temps pour lui s'arrêtait dans la douceur de sa présence, les couleurs de sa voix, les frémissements de sa robe, les frôlements de sa main. A six heures elle demandait à rentrer. Ils se quittaient à l'entrée du parc, sans qu'il sût où elle se rendait, sur un au revoir, comme cela, mains longuement tenues serrées, sur la promesse d'un autre après-midi.

Après le dessert il s'était redressé par dessus la table, appuyé sur les coudes, et il avait tendu ses lèvres vers les siennes en quête d'un baiser. Elle avait souri mais lui avait posé les doigts sur la bouche, la repoussant doucement. – Non ? – avait-il demandé. – Non. – Avait-elle répondu. Il était resté ainsi un moment, suspendu au dessus des assiettes, les yeux clos, attendant un revirement qui ne vint pas. Alors il s'était rassis, sourire mince, et elle, douce, avait posé sa main sur la sienne, la couvrant comme on couvre un oiseau blessé. Plus tard il lui demanda la raison de son refus. Ils longeaient la jetée, se tenaient par la main, doigts entrelacés, paumes chaudes, attentifs à éviter les flaques. Elle s'arrêta, le retint, lui fit face, et dit, posant un long doigt sur la lèvre de crin. – Je n'aime pas les moustaches. Pas du tout. – Elle avait dit cela avec une gravité étrange, les yeux rivés aux siens. Et lui ne disait rien, était perdu, pantois. Déjà, elle l'entraînait vers le quai, les bateaux, inclinait la tête sur son épaule.

– Et si je la rasais ?

– Tu ferais cela ?

Il sentait la pression sur son bras, plus précise.

– Oui... Ce soir.

Cela faisait des années que chaque matin, tel un rituel, il passait son index sur sa moustache, la caressait, la flattait, doucement, de bas en haut, de la commissure droite à la commissure gauche, par douces et lentes touches, en appuyant à peine, juste pour éprouver le coussinet rêche et soyeux, sans le quitter des yeux, pour juger de l'effet. Puis il approchait son visage du miroir, tout près, plus près encore, pour mieux voir, pour passer l'inspection, comme il disait, pour s'assurer du bel ordonnancement. Il en connaissait chaque brin, ou presque. Parfois, du bout de quatre doigts, il tapotait la brosse familière, jugeait son volume, éprouvait son élasticité, son moelleux, sa souplesse. C'est bien cela qu'il faisait chaque matin ; c'est à elle qu'allaient ses premiers regards ; à cette moustache aimée. Il ouvrait ensuite l'étui de cuir contenant ses outils retenus par de petits liens élastiques, le peigne de corne, la brosse aux soies de porc, les ciseaux effilés, avec leurs anneaux dorés, et le rasoir, lame nichée dans le manche d'ivoire. D'abord il peignait, avec soin, engageait les dents du peigne avec délicatesse, en évitant, dès le premier passage, d'aller au fond, de toucher la lèvre. Dans un premier temps la moustache résistait. Dans la nuit elle avait pris ses aises, laissé faire les poils qui s'étaient emmêlés, enchevêtrés en une pileuse anarchie, s'étaient feutrés. Mais il prenait son temps, ne brusquait rien, s'interrompait aux résistances qu'elle lui opposait, aux petits tiraillements qu'elle manifestait. Et lui recommençait, plus doucement encore, sans à-coups, attentif, précautionneux. Aussi, sous le travail du peigne, elle rechignait moins,

se faisait docile et, peu à peu, se soumettait. Alors venait la brosse et, sous ses caresses, la voila qui se gonflait, s'épanouissait, prenait son volume, se faisait agréable, douce, et c'était bon. Cela c'était hier encore, puis encore ce matin.

Quand la voix s'est tue, il y a un instant, il a interrompu sa tâche, l'oreille aux aguets et l'a imaginée, penchée sur le guéridon. Il l'a imaginée occupée à choisir un feuillet parmi ceux qu'elle tient serrés dans son maroquin. Et c'est bien cela qui l'occupait car voici que maintenant sa voix s'élève de nouveau. Elle a choisi Bizet, elle est Carmen. Tout à l'heure il s'approchera d'elle, sans bruit. Elle se tiendra devant la baie vitrée le regard perdu sur les rives du Léman. Elle devinera qu'il est là mais ne se retournera pas, ne posera pas de questions, ne demandera pas s'il l'a fait. Elle attendra seulement. Quand il sera près d'elle, dans l'aire de son parfum, il posera doucement ses mains sur ses épaules nues, soulignera les bretelles de satin brodé. Elle ne bougera pas, ne tressaillira pas, mais, après un moment, inclinera lentement la tête sur le côté et, de ses longs doigts, ramènera ses cheveux derrière son oreille. Ce sera comme une invite. Alors, à la naissance du cou il posera ses lèvres et tout sera bien.

Il taille. Les lames attaquent. En cliquetant, en crissant, elles mordent dans le chiendent, le dévorent, le ravagent. Par petites touffes les poils pleuvent. Blonds, gris et roux mêlés ils s'éparpillent sur la porcelaine immaculée et glissent vers la bonde. Il en est de raides, de coriaces, il en est de souples, parfois simples duvets. Il en est de longs, de courts, de dociles et de rebelles, des bravaches, des paradeurs et des discrets jusqu'alors nichés, tapis, cachés parmi la multitude. Mais tous, en débandade, ici, succombent et tombent et ne sont plus rien. Et bientôt, sur la lèvre dévastée, ne subsistent plus, qu'ici et là, sous les ailes du nez, dans le sillon labial que quelques mèches noiraudes, misérables broussailles de ronces échappées à l'incendie d'une friche. Alors il déplie le rasoir, fait place nette, achève l'ouvrage. Et la voix maintenant, à côté, enfle, flambe et prévient que l'amour est un oiseau rebelle. Et lui contemple sa nouvelle bouche, la lèvre maintenant vierge sous le nez, les narines larges, ouvertes, sombres. Il reste un long moment ainsi à contempler sa face. Au salon elle s'est tue. À plusieurs reprises il applique un mouchoir de papier sur une perle de sang, s'assure qu'elle s'amenuise, s'épuise, et disparaît. La peau a perdu de la rougeur qu'elle avait prise sous l'acier. Il la soigne encore, passe un onguent à la senteur de sauge. Puis, dans le creux de sa paume il recueille de l'eau et, méticuleusement, voulant effacer les derniers vestiges de ses moustaches, la fait couler sur les parois de faïence. Il est prêt, a passé un peignoir de soie. Il sort sans bruit, va au salon. Elle n'a pas allumé. Il est là, dans la pénombre, incertain et cherche sa silhouette. La brise venue du lac enfle les rideaux de tulle et fait courir des ombres aux murs. Il chuchote son prénom mais elle ne répond pas. Il la pense endormie et va au canapé, se penche pardessus le dossier de velours et ne la trouve pas. Il l'aurait aimée endormie. Il se serait agenouillé près d'elle et, dans la clarté pâle, aurait contemplé son visage, guetté ses frémissements. Il l'aurait désirée ainsi, abandonnée. Doucement il l'aurait réveillée. Mais elle n'est pas là. Elle n'est pas au salon. Le manteau n'est plus sur la chaise. Elle n'est pas sur le balcon. Elle n'est pas dans la chambre.

Elle a laissé sur l'oreiller un mot, un bristol, un adieu : – Ciao –

Dans le brouhaha du vernissage elle glisse parmi les îlots bavards et prétentieux. Elle glisse, observe, fait son petit marché. Elle glisse et cherche une proie et c'est à l'écart de la foule qu'elle la trouve. C'est un petit homme vêtu comme un rapin, perdu dans la contemplation d'une toile, insensible au tumulte. Entre son pouce et son index il roule l'extrémité d'une superbe moustache, d'une formidable moustache, d'une moustache impériale, orgueilleuse, insolente, bichonnée, cirée, blanche et juste roussie de tabac. Elle s'approche, laisse tomber son maroquin, fait – Ho ! – Il le ramasse, le lui tend, voit ses yeux de braise, bredouille; il est sous le charme. Dans trois jours, quatre au plus, il sera glabre.

Jean-Marie Cuvilliez

2^e Prix d'honneur : Venise la Rouge

Pour le bal qu'on prépare,
Plus d'une qui se pare,
Met devant son miroir
Le masque noir.

Sa voix est profonde, belle, il le sait, il en joue. Il se tient derrière elle, à l'entrée de la salle de bain. Il est arrivé en avance. Il est toujours en avance, apporte des fleurs, ou un livre, c'est selon. Le mardi c'est un livre ; on est mardi. Il le tient grand ouvert, dans la main gauche, bras tendu et lit par-dessus ses lunettes en demi-lune. L'autre main trace dans l'air des arabesques. Il dit – C'est de Musset. Venice la Rouge – Elle le sait, bien sûr, mais, ce soir, ne relève pas.

Cela fait deux ans qu'ils se connaissent. Il s'appelle Paul. Il est libraire, amateur de livres rares. Elle avait tout de suite été séduite par ce grand échalas qui citait Montaigne, Queneau, Musset à tout propos. Et surtout la faisait rire... sauf ce soir. Dans le miroir elle le voit qui ferme le livre, le porte sous son nez, le hume. Chez lui c'est signe de réflexion. Ou d'embarras. Il a les yeux clos. Ses lèvres déjà si minces ne sont plus qu'un fil. Elle sait qu'il va parler, mais qu'il cherche ses mots, d'autres que ceux ramenés de sa boutique encombrée d'ouvrages. Il a un petit mouvement de la tête, un tressaillement, qui porte son menton vers l'avant, fait s'entrouvrir sa bouche. Mais rien ne vient. Il fuit. Déjà il est au salon. Il dépose sur la table basse sa coûteuse trouvaille du matin, puis va à la fenêtre. Elle l'entend qui tire le rideau. Elle le devine, le front posé contre la vitre, le regard plongé vers la rue, écoutant la rumeur qui monte. Il ne sait comment lui annoncer, comment lui dire qu'il aime ailleurs, que c'est fini, terminé. Lui, si disert d'habitude, est sec. Il émet un raclement de gorge, puis – A propos. Je voulais te dire, vendredi, je ne pourrai pas venir. C'est ballot. – Elle pense qu'enfin il s'est décidé à dire qu'il la quitte. Vendredi étant jour des fleurs, elle n'en aura pas. Bah ! Encore que. Il lui en enverra peut-être. Il n'est pas du genre à se défaire si facilement de ses habitudes. Elle se demande si l'Autre bénéficiera des mêmes attentions, des mêmes rituels.

Il lui annonça donc qu'il la quittait ; enfin pas tout à fait. Qu'il avait besoin de réfléchir. Elle ne posa pas de questions, le laissa mentir, s'empêtrer dans une histoire, et, quand il lui demanda si elle voulait aller dîner, refusa. Il lui en fut reconnaissant, fila, lui laissant en guise d'adieu l'exemplaire relié pleine peau de son Venice. Après son départ elle pleura. Car elle l'aimait. Plus qu'elle ne croyait. L'été passa, puis l'automne. Anne s'occupait. Paul n'avait pas donné de nouvelles. Elle en avait par la radio, la télé. Il était invité partout, parlait de tout, et citait Musset.

Six mois ont passé. Le soir n'est pas tombé, mais déjà elle est prête. Elle l'attend. Il viendra à huit heures. Oui, elle l'a revu. Elle qui s'était juré. Elle a étalé la nappe, les cristaux, les tissus de lin, composé un menu de fête. Sorti les

bougeois d'étaïn. Et un vase, car on est vendredi. Oui, elle l'a revu. Au cocktail, après sa conférence. Elle avait reçu le carton la semaine précédente, pensé – Il est gonflé. – mais glissé l'invitation, bien verticale, entre les pattes du chat de porcelaine, devant les factures à régler. Le lendemain elle avait décalé une réunion à l'agence, obtenu un rendez-vous chez le coiffeur et passé en revue sa garde-robe. Alors qu'on l'installait face aux micros, le poudrait, Paul l'avait aperçue, tenté de se lever, mais, retenu par la maquilleuse, lui avait, d'un moulinet de l'index, demandé de l'attendre. Elle avait fait oui, il avait souri, cligné de l'œil. Après l'émission il était venu à elle, l'avait entraînée vers des gens, présentée ; puis tous avaient filé au cocktail par la coursive circulaire. Il y avait là du monde et Paul la prenait par le bras, la guidait d'îlot en îlot, plaisantait, mettait la main sur son épaule, plaisantait encore, avait un bon mot, confiait Anne à un cercle de bavards, revenait avec des coupes, les répartissait, cherchait son regard, effleurait son épaule, sa joue. Plus tard il demanda comment elle allait. Elle le lui dit. En fait parla de son chat, des bêtises qu'il faisait, de ses fugues. D'elle, elle ne dit rien, ou presque. Il la ramena en taxi. Elle proposa qu'il vienne dîner, chez elle, un soir. Elle faillit dire – Comme autrefois. – mais se retint. Il répondit qu'il en serait ravi. Elle proposa le vendredi suivant. Il accepta. Déjà elle songeait aux retrouvailles.

Le vendredi il ne vint pas. Un peu avant minuit il téléphona. Il était confus, désolé, avait oublié, proposa d'arriver encore, mais elle refusa, prétexta qu'elle était couchée, raccrocha. Elle ne dort pas et au matin jeta le festin à la poubelle. Plus tard dans la matinée elle l'entendit sur Inter. On l'interrogeait sur l'amour, sur la vie. Il parlait à longues phrases de parcours, de rencontres, d'expériences. Il racontait des amours, des trahisons, des ruptures où elle se reconnut. Il lut des passages de Venise la Rouge. On lui dit qu'il fallait rendre l'antenne, mais lui, mordant sur le générique, déclara sentencieux – On ne badine pas avec l'Amour. – Elle ne lui pardonna pas.

Les mois qui suivirent, elle sut de lui tout ce qu'il lui fallait savoir. Elle apprit qu'il allait à Venise donner un cycle de conférences. Elle l'y précéda, prit une chambre à l'Hôtel Vianello, sacrifia ses longs cheveux, choisit un roux flamboyant. Elle n'était pas retournée à Venise depuis six, sept ans peut-être, mais se souvenait encore du dédale des canaux autour du quartier de Dorsoduro. Elle fut de toutes ses conférences. Chaque soir, dans le petit théâtre, elle l'écouta, invisible de lui, dissimulée dans la pénombre des derniers rangs. On avait descendu des cintres une toile peinte représentant un homme, une femme, se faisant face, séparés par un puits. Tous deux étaient masqués. Elle portait un loup, lui la bauta, le tricorne noir, et le masque blanc. L'homme avait posé un genou à terre, tenait un livre. La femme, vêtue d'une tunique, dissimulait une lame dans les plis de son vêtement. Sur le devant de la scène, derrière son lutrin, Paul dissertait de « L'image théâtrale du Masque dans Lorenzaccio ». Il parlait sans notes, déroulait ses analyses, alignait les citations, faisait parfois une pause pour répondre aux questions de la salle. Quand il cita Lorenzo – « Ô ma vengeance ! Il y a longtemps que tes ongles poussent ! » – Anne sourit, pensa que le temps viendrait. Elle

quitta la salle avant qu'on ne rallume, dans le grondement des bravos, et rentra. Deux jours passèrent dans une terrible et délicieuse attente.

Pour la clôture on donnait un bal masqué. Elle s'y rendit. Elle avait choisi une moretta noir de jais et tenait dans sa bouche le petit bouton d'os qui la rendait muette. Quand il fut entouré de sa cour elle s'approcha, glissa dans son dos, le frôla, et lui, percevant le frémissement de sa robe, les effluves de sa peau, le regard sur sa nuque, se tourna et la vit, superbe inconnue qui déjà se perdait dans les flots du bal. Il la chercha parmi les danseurs, alla aux buffets, au jardin, se hissa sur la pointe des pieds, retourna au bal, traversa un quadrille, écarta des couples qui se pressaient autour de la piste, ne la trouva pas. Il demanda si on l'avait vue – Une moretta noire, une robe prune ? –

C'est en retournant aux vestiaires qu'il la revit. Elle descendait les marches de marbre vers l'embarcadère; elle avait passé son manteau, portait un cabas de cuir fin. Il s'apprêtait à la héler quand elle se retourna, se tint sous la lanterne. Bien qu'elle fût en contrebas il eut l'impression que c'était elle qui le dominait, l'obligeait à lever le regard vers elle, vers son visage, vers les prunelles serties dans l'écrin de velours. Elle resta un long moment à l'observer. Lui, avait posé ses mains sur la rambarde de bronze, l'enserrait, incapable de bouger, cherchant à deviner quel visage se cachait sous la moire. Elle rompit ce temps, se coiffa de son capuchon, sortit. Il la suivit.

Paul flotte. Les pans de son habit lui font comme deux ailes. On dirait une raie crevée, immobile, coincée entre le quai de brique et le vaporetto. Il a les yeux ouverts et semble regarder la lune. La longue mèche brune qu'il relevait jadis de quatre doigts colle maintenant sur son front. Elle voit cela, et l'écharpe de soie qui doucement se coule dans l'eau noire. Elle a froid et relève son col, souffle sur le bout de ses doigts, mais elle reste là, sur l'étroit cheminement, à regarder Paul sombrer. La tache, sur le jabot, a rosé, gagné la ceinture et couvre son flanc. De petites bulles s'échappent du trou de sa chemise. C'est là qu'il a regardé, il y a un instant. Juste sous son sein. Il a eu l'air surpris puis, quand elle a ôté son masque de bal, a voulu sourire. Peut-être pensait-il à une farce, un jeu, un artifice. Il a ouvert la bouche pour demander.. Elle a dit – Oui, c'est moi. – Car c'est cela qu'il voulait demander, n'est-ce pas – C'est toi ? – Et aussi – Pourquoi ? – Mais il n'a rien demandé. Une bile de sang amer emplissait sa bouche. Alors qu'il se penchait, courbait son long corps vers l'eau du canal et vomissait, elle, lâcha le stylet, sortit le livre de son cabas, dégagea le marque page. Elle attendit, avant de lire, qu'il se redresse. Un peu. Il semblait écouter. Elle lut.

Dans Venise la Rouge,
Pas un bateau qui bouge,
Pas un pêcheur dans l'eau,
Pas un falot.

Puis elle le poussa dans le Rio de la Madonetta.

Jean-Marie Cuvilliez

Règlement Général 2024

<http://prix-gaston-welter.com>

Envoi des textes : du lundi 4 mars au vendredi 29 juin 2024

Lauréats prévenus pour le 2 décembre 2024

Le Prix de la nouvelle de la Ville de Talange est placé sous la responsabilité de la Municipalité et de l'Office Culturel Municipal. Un comité de lecture présidé par Madame Sylvie JUNG est chargé de l'organisation du Prix et de l'adoption du règlement qui suit :

1. Intitulé

Prix de la nouvelle "Gaston Welter" - Ville de Talange

2. Conditions d'inscription

- Le prix est ouvert à tous, sans distinction d'âge, de nationalité ou de résidence.
- Les membres du comité de lecture ne peuvent participer au prix.
- Les droits de participation sont de 8 euros pour la première œuvre et de 3 euros pour les suivantes (chèque libellé à l'ordre de l'Office Culturel Municipal de Talange).

Les lauréats ne pourront concourir l'année suivant l'obtention de leur prix.

3. Présentation des textes

- Il s'agit, pour les candidats, de présenter, conformément au présent règlement, une nouvelle.
- Le nombre des envois n'est pas limité, le choix du sujet est libre.
- Chaque texte présenté sera rédigé en français, dactylographié, expédié en trois exemplaires. Il comprendra environ 40 lignes par page et ne devra pas excéder quatre pages, au total plus ou moins 1600 mots.
- Ni le nom, ni l'adresse de l'auteur ne devront être portés sur le ou les textes. Par contre, sur chaque feuille du texte, en haut à droite, l'auteur portera deux lettres et deux chiffres au choix (exemple : PA/46).
- Ces deux lettres et ces deux chiffres (la devise) seront reproduits sur une enveloppe fermée dans laquelle figureront le nom, l'adresse et le numéro de téléphone et/ou l'adresse mail de l'auteur ainsi que le titre du texte (ou les titres, une devise par titre).

4. Modalités d'envoi

L'envoi doit contenir :

- le texte en trois exemplaires
- une enveloppe portant la devise (autant de devises que de textes)
- le titre de paiement (à l'ordre de l'Office Culturel Municipal de Talange)

Les envois doivent être adressés à :

Madame la Présidente du Prix de la nouvelle "Gaston Welter"
Hôtel de Ville
Service culturel
57525 TALANGE

5. Date limite d'envoi

Le concours est ouvert du lundi 4 mars 2024 et ce jusqu'au samedi 29 juin 2024 inclus.

6. Récompenses

Les textes récompensés sont imprimés sur un recueil.

1^{er} Prix : 400 euros + 50 exemplaires de la brochure

2^e Prix : 250 euros + 25 exemplaires de la brochure

3^e Prix : 150 euros + 25 exemplaires de la brochure

7. Résultats et cérémonie de remise des prix

Les lauréats, uniquement, seront prévenus des résultats au plus tard le 2 décembre 2024.

Les auteurs seront conviés à assister à une rencontre autour de la nouvelle au cours de laquelle les trois lauréats seront honorés.

8. Internet

Le règlement du concours, les résultats et les textes primés pourront être consultés sur :

www.talange.com et <http://prix-gaston-welter.com>

Chaque participant s'engage à accorder aux organisateurs la liberté de diffuser son ou ses textes sur internet et dans le recueil des résultats.

9. Renseignements complémentaires

Contactez le Service Culturel de la Ville de Talange :

03.87.70.87.83 ou culturesports@mairie-talange.fr

Définition de la Nouvelle

Quelques essais de définition

La Nouvelle se distingue des autres genres littéraires par ses qualités spécifiques :

Le sujet est original.

Elle n'est pas un récit de longue haleine s'étendant sur une vie, sur une guerre, sur des années. L'action embrasse une période de temps relativement courte (une heure, une journée, une semaine...).

Elle n'est ni légende, ni conte.

Les personnages sont peu nombreux.

Le rythme du récit est rapide et ne s'embarrasse pas de longs développements psychologiques et philosophiques.

Elle est ce difficile art de la concision, de l'essentiel, cette tension de l'écriture jusqu'à la chute qui fait souvent d'une anecdote un destin.

PRIX DE LA NOUVELLE

GASTON WELTER 2024

DATE LIMITE
D'ENVOI : 29 JUIN

Mairie de TALANGE
03.87.70.87.83 - culturesports@mairie-talange.fr
Règlement sur prix-gaston-welter.com



